

The History of Canada or New France by Father Francois DuCreux, S.J. Translated with an Introduction by Percy J. Robinson, edited with notes by James B. Conacher, in two volumes. Toronto. The Champlain Society Publications, no. XXX, vol. I (1951), XXVIII, 404, XV p; no. XXXI, vol. II (1952), 405-775 p. Index, illustrations.

Georges-Émile Giguère

Volume 8, numéro 2, septembre 1954

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301658ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301658ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, G.-É. (1954). Compte rendu de [*The History of Canada or New France by Father Francois DuCreux, S.J.* Translated with an Introduction by Percy J. Robinson, edited with notes by James B. Conacher, in two volumes. Toronto. The Champlain Society Publications, no. XXX, vol. I (1951), XXVIII, 404, XV p; no. XXXI, vol. II (1952), 405-775 p. Index, illustrations.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 8(2), 282–287. <https://doi.org/10.7202/301658ar>

The History of Canada or New France by Father Francois DuCreux, S.J. Translated with an Introduction by Percy J. Robinson, edited with notes by James B. Conacher, in two volumes. Toronto. The Champlain Society Publications, no. XXX, vol. I (1951), XXVIII, 404, XV pp; no. XXXI, vol. II (1952), 405-775 pp. Index, illustrations.

On sait que la Champlain Society s'est fait une spécialité de rééditer de façon critique dans sa belle collection des textes anciens qui constituent les sources nécessaires et indispensables à nos chercheurs. La plus récente de ces rééditions est une *Historia Canadensis seu Novae Franciae libri decem ad annum usque Christi MDCLVIV auctore Francisco Creuxio, E Societate Jesu*. Cet important ouvrage était devenu rare et depuis sa publication en 1664, il était de moins en moins accessible à cause de la langue dans laquelle il est rédigé. Il compte environ 800 pages dans la nouvelle édition comme dans l'ancienne, mais il est maintenant réparti dans deux volumes de taille respectable.

Les comptes rendus de cette publication ont été plutôt rares jusqu'ici. Nous ne connaissons que la brève étude de M. Jean-Charles Bonenfant, parue dans la *Canadian Historical Review* (juin 1952, p. 173).

Avant de rendre compte de la réédition et de la traduction anglaise qui vient d'être faite de ce monument historique, nous croyons convenable de dire quelques mots du P. DuCreux et de son *Historia Canadensis*. On

(1) Le *Devoir*, Montréal, 22 mai 1944, p. 6.

connaît les excellentes notes que M. Casimir Hébert présentait en 1945 à la Société historique de Montréal. ("Le P. François Ducreux", *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau* (Montréal, 1945), 255-67).

François du Creux est né à Saintes (Saintonge) en 1596. Il entra au noviciat des Jésuites à l'âge de 18 ans (1614) et après sa formation religieuse, il fut professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique durant douze ans. Il employa le reste de sa vie dans les travaux apostoliques et mourut à Bordeaux en 1666. Son *Historia Canadensis* est sortie des mêmes presses Cramoisy que les *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France*.

Les *Relations des Jésuites* étaient des "rapports annuels envoyés par le Supérieur de Québec au Provincial de Paris, imprimés au XVII^e siècle, répandus dans le grand public et dont le but était d'attirer des sympathies, des bienfaiteurs spirituels et temporels aux missions de la Nouvelle-France" (Léon Pouliot, S.J. *Etude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, 1632-1672*, Montréal, 1940, p. 7). Elles étaient rédigées en français. Le Canada éloigné et souvent même combattu avait pourtant besoin de missionnaires, d'amis et de bienfaiteurs. Le latin jouait alors le rôle de langue internationale et même de langue scientifique. C'était celle des contemporains de DuCreux, les Suarez, Bellarmin, Lessius, Denys Petaud, Corneille de la Pierre et même de l'historien Jean Bollandus dont les noms latinisés nous sont souvent plus familiers.

Pour atteindre aux milieux internationaux et scientifiques, il fallait une histoire du Canada en latin. Les Supérieurs de la Compagnie de Jésus songèrent alors à François du Creux qui avait déjà publié plusieurs ouvrages en latin: une grammaire latine, une grammaire grecque et quelques biographies. Ils fixèrent sa résidence à Bordeaux et lui donnèrent le titre officiel d'historien. On était en 1643, à peine dix ans après le retour des Jésuites en Nouvelle-France. Du Creux commença le gros œuvre de sa vie par une lecture méthodique des *Relations*, dont il copia certains passages pour ensuite les traduire. Il ajouta à cela des renseignements de première main obtenus au cours de conversations avec des missionnaires de retour en France, comme Isaac Jogues, après ses premières tortures, Charles Lallemand et Paul LeJeune, anciens supérieurs de la mission canadienne, François Bressani, une autre victime des Iroquois. Pour rédiger ses premiers chapitres, il utilisa les *Voyages* de Champlain et paraît avoir emprunté quelques détails à Lescarbot, Jacques Cartier et Sagard. Il compléta le tout avec des lettres de missionnaires, des documents officiels conservés dans les archives des Jésuites.

Après comparaison, les Chercheurs accordent le même crédit à l'*Historia Canadensis* qu'aux *Relations* parce qu'elles se confirment réciproquement, quoique l'Histoire soit plus condensée. L'auteur n'était jamais venu en Canada, mais il a comblé cette lacune par sa vaste culture et surtout par un travail de vingt ans tout près. Il avait terminé en 1660.

The *Historia*, écrit M. Robinson dans son introduction, is to be read rather for its value as literature than as a candid account of an epoch. The enthusiasm of the Jesuit missionaries for the conversion of the Indians and for the destiny of the new land was like the enthusiasm of Champlain, an enthusiasm that fired the imagination and took possession of those who planned for the future. Though the charm of Du Creux's erudite Latin disappears in a translation, where the familiar phrases of Virgil or Cicero can no longer delight, the atmosphere of his book is the correct medium of a just perspective of the period he describes. He recalls the mysticism of the Counter Reformation, the evangelical fervour and missionary enthusiasm of the Jesuits, and the humanism and intellectual awakening that culminated in the founding of the French Academy and in the literary and artistic glories of the age of Louis XIV". (p. xiii).

Venons-en donc maintenant à cette traduction anglaise publiée dans la magnifique collection de la Champlain Society. La version anglaise du texte et l'introduction sont l'œuvre du Dr Percy J. Robinson, professeur au Saint Andrew's College, Aurora, Ontario, auteur du livre *Toronto under the French Regime*, paru à Toronto en 1933. Au dire de M. Conacher, chargé de surveiller cette édition, M. Robinson "is an authority in Indian nomenclature". Désormais on pourra certainement ajouter à ces divers titres, celui de "scholar" accompli. Il a consacré près de dix ans à cette traduction.

Nous n'avons pas fait la lecture juxta-linéaire des deux versions en entier, mais les parties comparées nous ont semblé très fidèles au texte original et rendues également en un bel anglais. A l'avenir, grâce à cette publication, les chercheurs pourront facilement accéder "to a remarkable book, which deserved a better fate than the oblivion that has overtaken it as a result of the decay of classical studies" (p. xiii). Le traducteur proteste qu'il n'a jamais cédé à la tentation d'abrégier les interminables discours rapportés par du Creux, ni les multiples descriptions faites à la façon des anciens historiographes grecs et latins.

L'introduction (pp. ix-xxvii), il va de soi, devait retenir notre attention, car elle contient, ainsi que les notes, la partie la plus neuve de cette publication. L'auteur y révèle continuellement un esprit de bienveillance tant à l'égard de l'œuvre qu'il présente et de son auteur que des Jésuites en général. La composition de lieux et de circonstances qui y est faite rendra service aux usagers de cette réédition. Nous désirons bien montrer la même bienveillance que M. Robinson en faisant les remarques qui vont suivre.

Le *mysticisme français*, décrit dans un ou deux paragraphes (p. XI), nous aide à reconstituer l'atmosphère dans laquelle ont vécu du Creux et ses contemporains. Sans pouvoir le trouver explicitement formulé, nous sentons un reproche à l'endroit de ce mouvement spirituel surtout dans la

suite du développement. Le mysticisme a connu ses excès, mais nous ne croyons pas qu'il soit lui-même un excès. Les Jésuites qui avaient des adhérents devenus célèbres, ont combattu les excès et non le mouvement. "The Jesuit Order in the end supported Louis XIV in his vigorous suppression". En suivant la pensée de Henri Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, le traducteur de l'*Historia Canadensis* n'a pas peut-être pas saisi toutes les nuances d'expression de Bremond ni évité tous les écueils que présente cet auteur.

L'esquisse de l'œuvre des Jésuites dans le monde et principalement au Canada est bien réussie. M. Robinson signale, par exemple, que le collège de Québec, fondé en 1635, a été la première préoccupation des Jésuites parce que "scholarship, which is now a profession, was in the seventeenth century the special business of the Jesuit Order" (p. xiv).

La *méthode historique* du P. du Creux avait ses défauts. A la suite de Casimir Hébert, M. Robinson signale quelques silences du jésuite qui ne mentionne pas la fondation de Montréal, la fondation et la construction du fort Sainte-Marie. Il lui reproche également de n'avoir pas cherché à expliquer le silence de Champlain sur l'expédition de Brûlé, de n'avoir pas été assez généreux pour les premiers travaux des Récollets. Mais il retient comme majeures deux omissions concernant l'action politique des Jésuites: le rôle du P. Charles Lallemand et le pittoresque épisode du P. Druillettes à Boston. Peut-être, explique l'introduction, que du Creux a voulu enlever aux adversaires de la Compagnie une nouvelle pâture. Et cette explication serait plausible. Mais M. Robinson précise son idée. "In the field of politics and statecraft, the reputation of the Jesuits is less secure" (p. xiv). On tourne alors la médaille.

Du Creux est d'autant moins excusable que ses contemporains jésuites, et même les missionnaires du Canada, parlaient volontiers des événements politiques. Deux lettres de Charles et Jérôme Lallemand, publiées en latin par le P. de Rochemonteix dans les *Jésuites en Nouvelle-France au XVIIe siècle*, (et traduites dans cette introduction) font foi de cette affirmation et offrent occasion à une glose curieuse.

L'historien jésuite de 1660, est-il écrit dans l'introduction, était "aussi rigoureux qu'un calviniste pour dénoncer l'incrédulité des païens. Il souligne l'intérêt intellectuel des missionnaires pour leurs mœurs et leurs superstitions, mais il n'a rien à dire de la politique. Il est plus intéressé aux saintes qualités de Brébeuf et de Jogues qu'à la prospérité temporelle dérivant de la mission huronne... Although he desavows any such intention, his book is a plea for canonisation" (p. xiv). Ce dernier défaut était propre à la méthode historique du temps.

Mais il nous semble que le traducteur aiguille mal son raisonnement contenu en germe dans la citation que nous venons d'en faire. La conséquence se fait sentir immédiatement. "In New France, the role which they played was dominating: they had a part in almost all religious and political

events in the colony. Those members of the Order who were sent in Canada were carefully chosen. They were not only good men, but also clever and capable, well born and well educated; and such was the importance of the mission in Canada, and especially of the mission in the Huron country, where the possession of a continent was at stake, that only the best were sent" (p. xiii et xiv). Nous pouvons mieux nous expliquer ainsi le retour fréquent du mot "ambition" des Jésuites dans la deuxième partie de cette introduction. Les Jésuites auraient subi en Europe un renversement des situations au cours duquel ils auraient rencontré comme adversaires les Hollandais huguenots. Voici quelques lignes au sujet de ces derniers. "As traders and adventurers in every quarter of the globe, they had already encountered the Jesuit missionaries and opposed them vigourously in India, in Japan and in the East Indies. They were Calvinists of an incompromising type, and hereditary foes of Spain and the Jesuits" (p. xviii).

Au début du XVII^e siècle, New York, ou plus exactement New Amsterdam, abritait des colons néerlandais de religion huguenote. Ceux-ci ont poussé les Iroquois à s'emparer à leur profit du marché des fourrures. Or les Jésuites "ambitionnaient" un empire en Amérique et avaient établi un avant-poste chez les Hurons, intermédiaires commerciaux de toutes les tribus sauvages de l'ouest. La collision entre les Hurons et les Iroquois devenait inévitable et les Jésuites prenaient aux yeux des Hollandais et des Iroquois l'aspect d'une force armée. Cette interprétation politique et commerciale et même militaire de l'action des Jésuites par les Huguenots ne doit tout de même pas nous tromper sur les sentiments des missionnaires de la Compagnie de Jésus. Les Jésuites ont peut-être vu longtemps à l'avance la catastrophe qui s'annonçait dès lors, comme il peut ressortir des lettres des Pères Lallemant et de la mission diplomatique du P. Druillettes, mais non pas comme néfaste à un commerce. Voilà précisément où vient aboutir ce raisonnement. "The Destruction of Huronia by the Iroquois in 1649 was a prelude to that reverse [Guillaume d'Orange vs Louis XIV]. The struggle was more than a mere tribal quarrel. The martyrdom of Brebeuf and Lallemant [Gabriel] was more than an episode in the propagation of the Faith. It was the eclipse of Jesuit aspirations in America" (p. xxvi).

Nous avons le regret de dire que cette conclusion est équivoque. Si l'on en veut une preuve magistrale, qu'on lise *l'Etude sur les écrits de Saint Jean de Brébeuf* (2 vol., Montréal, 1952-1953) par le P. René Latourelle, S.J. Nous persistons malgré tout à croire à la bonne foi de M. Robinson. Nous ne lui reprochons que de s'être abreuvé à des sources erronnées. Bancroft et Parkman qui ont tenu de semblables positions se les ont vues vertement reprocher par leurs amis catholiques. Et de même Benjamin Sulte.

L'accusation de faire le commerce portée contre les Jésuites remonte au XVII^e siècle (1636). Elle a occasionné des procès ecclésiastiques dont l'un est parvenu jusqu'à Rome. Toujours les missionnaires en sont sortis indemnes. Le gouverneur Frontenac s'était fait une spécialité de décrier en

hauts lieux les Jésuites. Depuis les excellents travaux du P. Delanglez, *Frontenac and the Jesuits* (Chicago, 1939) le célèbre administrateur a retrouvé de plus justes proportions. Plusieurs autres détracteurs ont reçu également leur réponse.

Cette accusation avait été longtemps étudiée par le P. de Rochemonteix dans son premier volume aux pages 321, 344-362. Elle l'a été de façon encore plus magistrale par le P. Delanglez (*op. cit.*). Le traducteur avait pourtant utilisé l'ouvrage du P. de Rochemonteix et lu des lignes de l'introduction: "Francis Parkman, protestant américain, loue leur dévouement [des Jésuites]; il admire les choses qu'ils ont accomplies, mais il attribue l'héroïsme de leurs apôtres et de leurs martyrs au fanatisme et à la sorcellerie, à un effet de l'enthousiasme et du tempérament. Bancroft a également écrit sur eux de belles pages, sans mieux comprendre que son corréligionnaire d'où vient l'esprit qui les anime, le feu divin qui les pousse en avant, la force qui les soutient" (p. ii).

Ces quelques réserves gardent toute leur importance. Elles ne doivent pas cependant nous faire oublier le mérite de cette vaste traduction. Les chercheurs sauront toujours gré à M. Robinson de leur avoir rendu ce service.

Quant aux notes préparées par M. James B. Conacher, professeur d'histoire à l'Université de Toronto, elles donnent au texte et à sa traduction une pleine valeur d'utilisation à cause des renseignements qu'elles apportent. Elles sont suffisamment nombreuses, sans jamais encombrer les pages ni distraire de la lecture.

Il est presque superflu d'ajouter enfin que ces deux volumes ont maintenu le caractère des publications de cette collection: un texte clair, assez gros et bien aéré. Une quinzaine d'illustrations ont été extraites de l'œuvre originale et reproduites en pléines pages.

Collège Ste-Marie,
(Montréal).

Georges-Emile GIGUÈRE, S.J.